

PROMPT RÉTABLISSEMENT



À la mi-nuit-même où, dans un bruit sec et lourd, cette porte métallique s'est refermée derrière moi, je me suis laissé aller à la dévisager. Elle! Notre sacrosainte Liberté. Je sais, cela est inconvenant. La régulière du Diable ne l'est pas moins.

Ulysse, lui, s'est contenté de me saluer. D'emblée, en cadeau de bienvenue, il m'offrit deux bombes de mousse à raser. Puis, sans s'interrompre, comme pour occire son insupportable sang d'encre, il se mit à me parler. Il m'expliquait! Il m'expliqua tout un tas de petites choses. Du moins, ce qu'il lui semblait utile de m'apprendre sur les us et coutumes de l'univers carcéral. Du moins, ce qu'il en avait compris. Et, il ne sera pas avare de «bons» conseils. Suite auxquels, il me racontera son histoire. Du moins, ce qu'il jugeait «bon» m'en dire, jouant au jeu des devinettes sur le délit qui devait être le sien. Peut-être, même, était-ce un crime!? Peut-être? Je me voyais privé de liberté. En prison! En compagnie d'un héros de la mythologie... Lui qui - j'étais maintenant en droit de le penser - n'était qu'un scélérat. Comme souvent, d'ailleurs, se révèlent être les demi-dieux. Sinon, les dieux eux-mêmes!

Les murs y sont couverts de haine. D'une préparation colorée. Un bleu, elle qui teinte une mauvaise orthographe. Règles et usages à la hauteur des coups et des gravures qui flattent le plâtre. Du sol au plafond, des taches crayonneuses et triturées. Des points de colle. De la pâte à dent. Elle qui, sur un enduit d'un jaune immonde, servit à épingle ces portraits anxioytriques. Les odeurs y sont fortes. Répugnantes. Les résonances, criardes. Du toc-toc à huis clos comme un appel à l'aide aux rugissements rageurs voués à intimider les rivaux... Sans

évoquer le croassement des corbeaux, et le vacarme des rats fourrageant aux pieds du bâti des décharges publiques... La cohabitation y est rude. L'ambiance, incommode. Sauvage. Inhumaine. C'est là, en observant ce roi déchu faire les cent pas dans ce dix-huit mètres carré pour deux, que l'évidence frappa mon esprit : il rêve de liberté.

Des jours et des nuits après, sur le trottoir de l'avenue Ducpériers, une énème porte épaisse crissa derrière moi, une fois de plus. Un grenat éraflé. Ultime claquement qui, curieusement, m'apparût toujours aussi pesant. Je resterai un instant immobile, dos à ce théâtre de boulevard, avant de lever les yeux vers l'immensité de ce ciel d'été. J'expirai. Profondément. Comme pour me sortir d'une apnée de quelques semaines...

C'est à ce moment précis que je posai un constat : « Du bleu, encore! »

Quelle sensation indescriptible que de vivre et de se dire : « Je suis libre! » Con fuse et tortueuse. D'autant que, à bien y penser, le suis-je?

Cette grande rue bordée d'arbres est déserte. Je choisis de la remonter et, avant tout autre chose, de passer au Bar du Matin. Il doit être 9h30, par-là. La terrasse est mise à disposition, je m'y installe. En savourant cette pause-café, je regarde les passants «honnêtes». Ils ne font que passer. Rien n'a changé. Si ce n'est, mon regard. Car, à mieux y regarder, ne font-ils pas eux-aussi les cent pas? À la différence près, eux vous diraient, de ne pas avoir à en rêver. Eux, ils le sont! Mais, grossissons l'image. Libres!? Comment pourraient-ils véritablement l'être? Dans ce quotidien fait de contraintes, de soumission et

de passivité. Il n'est pas tout, vivre une vie comme s'il ne se passait rien. Passer son existence à feindre de ne pas voir, de ne pas savoir. Exception faite de cette rengaine: « Que peut-on bien y faire? C'est comme ça! » Et cela, à seule fin de conserver un petit confort personnel, une «sécurité» (une élémentaire «bonne volonté» en échange de récompenses, d'avantages...). Aussi, une certaine sérénité. À tout le moins approximative, sans pour autant être bouloignée à coup de soins palliatifs avant l'heure. De la défonce licite... de l'anxiolytique!

Libre! Je goûtais à nouveau à cette idéologie dominante et tyrannique. Une doctrine aussi invraisemblable que de supposer notre monde vertueux. Un monde dans lequel tout, et absolument tout, se révèle être politique. L'assujettissement ne sera jamais en odeur de sainteté. Dieu, roi, justice et police. Boutiquiers, embaucheurs, enseignants, amis, parents... corbeaux et rats! Tout n'est jamais que cela, tactique! Un «jeu» de pouvoir. Des heurts animés par une «autorité», cynique et infantilisante, faisant usage de ce qu'elle sait être la faiblesse d'autrui pour se hisser, sans prestige, au rang des plus « forts ». Comme toute guerre qui se «respecte», et quoi qu'on en dise, l'antagonisme ne repose sur absolument aucune créance. Sinon, au prix d'une justification douteuse et inéluctable.

J'entends d'ici les « honnêtes » gens me rabâcher leur leçon : « Notre liberté s'arrête là où commence celle des autres. » Mais, ne dit-on pas également : « Charité bien ordonnée commence par soi-même » ? À ce titre, l'égo, n'est-il pas une prison? Et que dire de l'inconscient? N'est-ce pas là le siège de nos obsessions? De nos angoisses? De nos pulsions? De nos phobies? De ce qui est réputé « plus fort que nous »? De ce qui nous domine! Qui plus est, siège de toutes nos défaillances qui ne sauraient être sans désagrément... aussi, pour autrui. Quelle plus « belle » prison?!

« Liberté » est un vain mot, une utopie moderne.

Ici, j'emprunte cette sentence à Roland Barthes : « Combien de preuves pénales fondées sur une psychologie de l'unité! » Combien?

Et de conclure : la « politique » est à ma vie ce à quoi se résume la souillure après un coup de chiffon.

Vive le roi, la loi, la liberté!

Didier Declaye

BEST GLASS

Nous voulons remercier Best Glass qui se trouve dans la rue Birmingham, il s'agit d'une entreprise jordanienne. Notre voiture avait le pare-brise cassé, elle était garée dans le parking de Mediamarkt à Anderlecht. On ne pouvait plus rouler avec cette voiture et le transport aurait coûté de 60 à 70 euros. Le pare-brise aurait coûté de 150 jusqu'à 170 euros, avec en plus la mise en place, ça aurait fait une cinquantaine d'euros en plus. Nous nous sommes présentés avec 90 euros seulement, pour acheter le pare-brise. L'entreprise Vitre Rapide a tout de suite réagi avec un transport pour la voiture. Arrivés à l'entreprise ils s'y sont mis. Le chef d'entreprise avec deux ouvriers ont travaillé dessus pendant 25 minutes et après ça, la voiture pouvait rouler. Nous remercions immensément cette entreprise car nous sommes des sans-abris et la voiture nous sert d'abri. Maintenant on pourra faire un plan afin de retourner en Italie. Nous sommes deux italiens, Villani et Bellantri. Nous sommes venus en Belgique en traversant les Pays-Bas où on aurait dû travailler dans la gastronomie, mais la problématique de la langue quand on cherche du travail nous a ramenés jusqu'ici, à Bruxelles. On travaille un peu, du travail qu'on trouve, qu'on sait nous expliquer. Ce n'est pas difficile de trouver du travail

vu qu'on ne recherche pas de curriculum, de papiers officiels, comme diplôme etc. Maintenant on essaie de partir au plus tôt en Italie en vacances, et après on sera de retour "con furore". Moi, F. Villani, je suis resté très ébloui de ce geste. En ayant vécu 28 ans en Allemagne, ça aurait été impossible. On aurait dû d'abord payer et après ça aurait été réparé.

Un grand merci à Best Glass et prospérité pour le futur!

